

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de soutenir une lutte sérieuse contre l'armée prussienne, et l'on ne s'est pas trompé.

Il nous reste à nous, Suisses, le devoir de ne pas démeriter de cette opinion et de maintenir notre armée à la hauteur de l'estime que l'Europe lui porte. Plus que jamais nous avons pu voir aujourd'hui que notre organisation militaire est la base de notre indépendance ; estimons-la donc comme telle et vouons lui, pour la conserver et la fortifier, une sollicitude constante. Gardons-nous, si l'on veut pouvoir lui demander des services utiles en temps opportun, de suivre l'exemple de quelques-uns et de ne la considérer que comme un meuble superflu, auquel on n'affecte que la place et la dépense laissées par d'autres.

Elle doit avoir au budget une part régulière et proportionnelle à l'importance de ses fonctions, quoique cette importance ne se manifeste pas périodiquement comme dans d'autres branches de l'administration. Nous devons tenir notre armée au niveau des progrès qui s'accomplissent incessamment autour de nous, nous devons compléter son personnel, améliorer son matériel, soigner mieux encore son instruction, veiller à de bons choix d'officiers en dehors des considérations qui ont pu quelquefois peser aux temps de nos luttes civiles ; cultiver, en un mot, nos institutions militaires comme un de nos biens et de nos droits les plus chers.

On a pu constater que notre armée avait fait de grands progrès depuis sa nouvelle organisation ; la mise sur pied qui vient d'avoir lieu a montré une grande supériorité sur celles de 1849 et de 1847, mais elle a aussi accusé quelques lacunes qu'il faudra combler et sur lesquelles nous reviendrons.

Espérons que si, dans quelques années ou dans quelques mois, un nouvel armement devenait nécessaire, on y constaterait également un progrès sur celui d'aujourd'hui et qu'ainsi chacun pourra se convaincre que l'indépendance de la nation s'assoit de jour en jour sur une base plus solide.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

BATAILLE DU ZURICHBERG.

De son côté, l'Archiduc donna ses ordres. Il divisa son armée en 5 colonnes d'attaque :

1^{re} colonne, à gauche (général Jellachich, 5 bataillons et 3 esc.). Elle marcha vivement par la chaussée, poussa les Français dans la

ville et occupa le faubourg. Repoussée par la réserve de Gazan, Jellachich revint trois fois à la charge sous les murs de la ville sans pouvoir s'y maintenir ; à la fin il prit poste sur les hauteurs de Riedsbach où il fut attaqué à plusieurs reprises par Gazan, mais toujours sans succès.

2^e colonne (gén. Ney, 4 bat. et 3 esc.). Elle s'empara d'Hirtlanden et des retranchements voisins, puis tenta de gagner les pentes qui descendent sur Höttingen et Fleurteren ; mais les ravins et les versants du terrain étaient trop bien gardés. Les Français, général Brunet, attaquèrent à leur tour vers midi, et Bey revint se placer à la même hauteur que la 1^{re} colonne.

3^e colonne (prince de Lorraine, 4 bat. et 4 esc.). Elle était destinée à gravir le Zurichberg ; mais les montées directes de Dubendorf, d'où elle partit, étant reconnues impraticables, elle dut marcher par Fällanden et Pfaffhausen pour se mettre en communication avec la 2^e colonne. Une partie pénétra par la forêt sur la ferme d'Attysberg, l'autre marcha par Göhvins et Gokhausen sur celle de Topelhof. Mais l'attaque qui devait avoir lieu à la suite de ce mouvement sur le flanc de Brunet, échoua devant l'abattis sous le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie françaises, auquel les Autrichiens ne purent riposter qu'avec 2 canons transportés à grand peine sur les hauteurs. Vers les 2 heures du soir, le prince de Lorraine se retira hors de la portée de l'ennemi.

4^e colonne (gén. Hotzé, 7 bat. et 12 esc.). Le pont entre Wallisellen et Schwamendingen avait été brûlé par les Français, et une batterie placée sous Schwamendingen empêchait de le rétablir. Hotzé fila sur la gauche, faisant observer l'emplacement du pont par 2 bataillons, et vint traverser la Glatt à Dubendorf, à la suite de la 3^e colonne. Hotzé se dirigea sur Steltbach, se rendit maître de ce village malgré une vive résistance, laissa la plus grande partie de sa cavalerie le long de la chaussée qui conduit à Schwamendingen et poussa une attaque sur ce dernier village. Les 2 bataillons laissés en observation vers l'emplacement du pont de la Glatt, apercevant les progrès de la colonne, s'élancèrent dans l'eau et entrèrent de vive force à Schwamendingen. L'adjudant général Verlé, qui n'avait sur ce point que la 1^{re} de ligne, 2 escadrons du 13^e dragons et 4 pièces de position, pressé de deux côtés, se battit bravement pendant une heure, tant à Schwamendingen que sur les hauteurs en arrière ; il opéra sa retraite en bon ordre derrière l'abattis du Zurichberg contre lequel vinrent se briser tous les efforts de Hotzé. L'épaisseur de la forêt et la chute des pentes rendaient la montée de Schwamendingen presque inaccessible.

5^e colonne (prince de Reuss 10 bat. 20 esc.). Partie d'Opfikon elle emporta Séebach, le bois en avant et Orlikon, se mit en communi-

cation avec la 4^e colonne par Schwamendingen et prit une position convexe, la droite appuyée à Rümlang.

Oudinot, posté au pied des hauteurs de Wipschingen, rassembla ses troupes près d'Affoltern et attaqua, vers midi, avec 3 demi-brigades et 2 régiments de cavalerie, la hauteur de Séebach, d'où la position des Autrichiens se repliait vers Rümlang. Oudinot avait l'intention de couper le corps envoyé par le prince de Reuss pour se lier avec Hotzé vers Schwamendingen. — Si cette attaque eût réussi, Oudinot atteignait le passage de Glattbruck avant que les Autrichiens avancés sur Orlikon, entourés de marais et gênés dans leurs mouvements, fussent en état de le prévenir. Mais elle échoua grâce à la vigoureuse résistance des Autrichiens et à un renfort de 2 bataillons que leur envoya leur aile droite.

Réserve. Le reste du centre, 8 bataillons et 16 escadrons, formant réserve, occupa la place que le prince de Reuss venait de quitter à Opfikon.

Toute l'aile droite, 15 bataillons et 9 escadrons, resta à la garde de Glattfelden et eût ordre d'observer Tharreau et la basse Glatt; ce fort détachement était sous les ordres de Nauendorf, et était en outre destiné à protéger les communications avec Schaffhouse. Jomini reproche, avec raison, à l'archiduc d'avoir employé un trop grand nombre de troupes à cet objet; la moitié du corps de Nauendorf aurait, selon lui, été employée beaucoup plus utilement à renforcer l'attaque du centre pour enlever les hauteurs d'Adlikon et prendre en flanc les retranchements. Du reste, de ce côté il n'y eût que quelques escarmouches et combats insignifiants.

Il était 2 heures du soir, et les opérations n'avançaient ni du côté de Schwamendingen, ni de celui de la ferme d'Attysberg. L'archiduc, qui était resté avec la réserve à Opfikon, fit jeter 2 ponts de chevaux sur la Glatt, près de Wallisellen, et ordonna au général Wallis d'emporter de vive force le Zurichberg avec 5 bataillons de la réserve. Wallis laissa 1 bataillon en observation auprès des ponts et se mit en mouvement avec les 4 autres, en suivant le ravin escarpé qui conduit de Schwamendingen, par la briqueterie, à la ferme du Zurichberg; il poussa en avant une chaîne de tirailleurs qui firent rentrer ceux de l'ennemi dans l'abattis. Les troupes ne pouvaient avancer que par files jusqu'à ce qu'elles eussent atteint une petite prairie où les 2 premières compagnies se formèrent en bataille et pénétrèrent dans l'abattis; le reste de la colonne déploya, sous leur protection, un front de 2 compagnies, le terrain ne permettant pas un plus grand déploiement. Le feu des Français fit bientôt reculer les deux premières compagnies, mais soutenues, ou plutôt poussées par les autres, elles re-

vinrent à la charge, et, pénétrant une deuxième fois dans l'abattis, elles escaladèrent même la 1^{re} batterie.

Masséna, témoin du danger que couraient sur ce point les troupes de Werlé, ordonne à l'artillerie des ouvrages qui ont vue sur le point attaqué de redoubler son feu, tandis que lui-même, à la tête d'une réserve de grenadiers, marche à la rencontre des Impériaux et les salue d'une grêle de balles et de mitraille si meurtrière qu'ils se retirent en désordre, à l'entrée de la nuit, laissant les environs de la ferme jonché de morts et de blessés, parmi lesquels les généraux Hotzé, Wallis et Hiller, grièvement atteints.

Les Autrichiens gardèrent la lisière du bois en face de la ferme du Zurichberg, établirent des postes le long de l'abattis et leur gros se rattacha aux troupes de la 4^e colonne, en avant de la briqueterie de Schwamendingen.

Simultanément à l'attaque de Wallis, la 3^e colonne essaya de nouveau d'escalader le Zurichberg du côté de la ferme d'Attysberg; mais ce fut en vain et le prince de Lorraine prit le parti de s'établir sur les hauteurs de Wyttikon, en laissant quelques troupes à la garde de la ferme et des bois d'alentour.

La perte des Impériaux fut naturellement plus forte dans cette affaire que celle des Français, abrités par leurs retranchements. Les Autrichiens eurent 2,000 hommes tués ou blessés, 1,200 prisonniers. Les Français eurent 500 hommes tués et 6 à 700 blessés.

Les armées passèrent la journée du 5 dans la même attitude que celle de la fin de la journée de la veille, les chefs voulant réciproquement se tâter. — Masséna voulait s'assurer si l'opiniâtreté de sa résistance n'engagerait pas les Autrichiens à renoncer à leur entreprise. L'archiduc, de son côté, se porta aux avant-postes pour reconnaître de près une position qu'il n'avait pu ni voir, ni juger aussi longtemps que l'ennemi en occupait les dehors. Ses observations locales le déterminèrent à former un nouveau plan d'attaque, la possession du Zurichberg étant *absolument nécessaire* à l'armée autrichienne pour couvrir à la fois la contrée de Stokach, le Vorarlberg et les communications avec l'Italie. D'ailleurs, il savait que les Français attendaient tous les jours des renforts; raison de plus pour l'engager à brusquer les mouvements.

L'attaque fut donc résolue et devait se faire le 6 juin, à 2 heures du matin, sur 2 colonnes de 2000 hommes chacune, qui devaient attaquer, la première le Zurichberg par Schwamendingen, et l'autre les hauteurs de Wipschingen par Orlikon et Séebach. Une réserve de 2 bataillons, 2 batteries et 16 escadrons fut placée derrière les collines qui règnent entre Schwamendingen et Orlikon, et eut ordre de se tenir

prête à voler au secours des colonnes d'attaque. L'aile droite, aux ordres de Nauendorf, qui observait la basse Glatt, eut ordre d'aller prendre position sur les hauteurs de Wallisellen, d'Opfikon, de Rümlang, en conservant les ponts de la Glatt qui se trouvaient derrière elle, jusqu'à ce qu'ils fussent gardés par 4 bataillons tirés de la rive droite du Rhin.

Mais Masséna ne donna pas à l'archiduc le temps d'exécuter ses desseins. L'attitude des Autrichiens pendant toute la journée du 5, au pied des positions françaises, serrés contre les montagnes, ayant à dos des défilés considérables, cette attitude était évidemment offensive et ne laissait aucun doute sur les intentions de l'archiduc. La supériorité du nombre lui donnait la facilité d'atteindre son but brusquement, en sacrifiant du monde, ou d'y parvenir par des progrès successifs dans des combats de postes réitérés. De son côté, Masséna ne pouvait pas espérer de se maintenir devant Zurich jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait et qui lui auraient permis de reprendre l'offensive. Il prit le parti de quitter une position, meilleure comme base d'une opération offensive, que pour tenir tête aux efforts renouvelés de son adversaire, et de se replier pour le moment sur une ligne de défense plus avantageuse.

Au moment où les troupes impériales se rendaient à leur poste de bataille, Masséna donnait l'ordre définitif de retraite, dans la nuit du 5 au 6. Il quitta la rive droite de la Limmat, à l'exception de la ville de Zurich. Il avait employé la veille à faire filer ses parcs et les ambulances afin que les voitures n'encombrassent pas les rues de la ville et que celles-ci restassent libres. Les troupes de Tharreau, qui gardaient la basse Glatt, marchèrent, partie par Regensdorf à Klosterfaler, partie par Buchs et Wurenloos à Wettingen où se trouvaient des ponts sur la Limmat. Les détachements les plus éloignés se rendirent à Baden par la vallée de Sürb et traversèrent l'Aar à Stilli, sur un pont volant.

Masséna abandonna dans la position qu'il quittait 28 pièces de canon, qu'il fit enclouer, et 18 fourgons ; le tout était tiré de l'arsenal de la ville, car le matériel français avait été évacué avec soin.

Les Autrichiens s'avancèrent le lendemain matin sur la ville ; la garnison française demanda du temps pour l'évacuer en menaçant de brûler les ponts et de canonner la ville de la rive opposée, si l'on usait de violence contre elle. Après quelques pourparlers, les Français sortirent de la ville à midi.

Masséna fit sa retraite en 3 colonnes :

1^o 2 demi-brigades et 1 régiment de cavalerie prirent la route de Zug ;

2^o La 2^e colonne dépassa Albisrieden et monta le Steig ;

3^o La 3^e suivit la chaussée de Baden jusqu'à Dietikon, et se porta sur Urdorf.

Ces 3 colonnes gravirent la crête de l'Abbis et de l'Uetti où Masséna prit une position presque inattaquable de front et dont il augmenta la force par des retranchements et des abattis. Une partie des troupes était répandue dans de petits camps sur les escarpements des hauteurs, l'autre cantonna sur le revers. Une éminence plus accessible auprès de laquelle se trouvait Albisrieden, fut garnie de 12 canons et les avant-postes placés en avant occupaient Altstetten, les bords de la Limmat et ceux de l'Aar jusqu'au Rhin. Masséna transféra son quartier général à Bremgarten.

Les Autrichiens mirent 5 bataillons dans la ville de Zurich; une avant-garde de 3 bataillons et 14 escadrons passa la Sihl et se porta sur le Sihlfeld. La rive droite de la Limmat et celle de l'Aar furent gardées par une chaîne de postes et l'armée campa sur les hauteurs entre la Limmat et la Glatt; le quartier général fut à Kloten.

L'archiduc trouva dans Zurich 149 pièces de différents calibres.

Le 8, les Autrichiens poussèrent une reconnaissance, chassèrent les Français d'Altstetten, Schlieren, Albisrieden, et s'avancèrent jusqu'à Uttikon, sur l'Uetti; mais le soir ils furent obligés d'évacuer tous ces villages devant les troupes rassemblées par Masséna et de reprendre leur position. Altstetten resta inoccupé et battu par les patrouilles des deux partis.

Le 15 juin, une attaque des Français sur la ligne des postes ennemis et plus particulièrement sur Wiedikon, fut repoussée.

Au commencement de la deuxième quinzaine de juin, l'armée française fut définitivement établie dans les positions suivantes, qu'elle conserva, à quelques rectifications près, jusqu'à la deuxième quinzaine d'août :

Lecourbe avait sa droite à Engelberg, dans la vallée de l'Aa, et sa gauche à St-Jost, en avant d'Egeri. *Lecourbe* qui se tenait à Lucerne avec environ 2 bataillons et sa cavalerie, avait en outre sous ses ordres la division *Chabran* qui appuyait sa droite à Unter-Egeri, sa gauche à l'Albis et gardait le pont de Schindellegi.

Soult s'étendait entre Uttikon et Urdorf.

Lorges (ci-devant Oudinot) avait sa droite à Dietikon et sa gauche à Killwangen.

Ney (ci-devant Tharreau) appuyait sa droite à Baden et sa gauche à Bogstein sur la rive gauche de l'Aar.

La division *Goullus* (ci-devant Ney) occupait le Frikthal et observait les bords du Rhin jusqu'au confluent de l'Aar.

Souham appuyait sa droite à Rheinfeld et sa gauche à Huningue. Elle occupait cette place ainsi que le camp retranché de Bâle.

Férino avait le commandement supérieur de ces 2 dernières divisions.

Une réserve d'infanterie, sous Humbert, cantonnait à Mellingen, Sulz, Vilmergen, Angliken et Sarmenstorf. La réserve de cavalerie, aux ordres de Klein, stationnait à Genève, Yverdon, Morat et Soleure.

Le général *Montchoisi* formait la division de l'intérieur et gardait Soleure, Lausanne, Lenzbourg, Berne et Aarbourg.

Enfin la *division du Valais*, maintenant commandée par Turreau qui avait remplacé Xintrailles, accusé d'exaction et traduit devant un conseil de guerre, avait ses principaux postes à Brigue, à Sustenau, au Simplon et au St-Bernard.

L'évacuation de Zurich par l'armée française ne permettant plus, dit Jomini, au gouvernement helvétique de siéger à Lucerne, il partit pour aller s'établir à Berne. Le Directoire, les deux Conseils, le tribunal suprême, les ministres et leurs bureaux, formaient une colonne d'équipages aussi considérable que celle d'une armée ; tout cela marchait sous la protection d'un faible détachement et non sans crainte, vu le peu de sympathies des populations de Lucerne, Argovie et Berne pour le nouvel ordre de choses. ¹

Un résultat bien malheureux de la prise de Zurich fut la dissolution des milices helvétiques. La mort de l'adjudant-général Weber qui les commandait, les ayant privées d'un chef, les bataillons argoviens, bernois et soleurois, mal disposés et employés aux travaux du camp retranché, furent réduits à rien par la désertion ; celui de Lucerne, très maltraité dans le combat, s'était dispersé ; 10 bataillons de Zurich et de Thurgovie, qui avaient marché sous les ordres du préfet Tobler, à la veille de voir leurs foyers envahis et livrés à la merci des Autrichiens, se hâtèrent de rentrer chez eux, de crainte d'exposer leurs familles à la vengeance dont les proclamations de l'archiduc menaçaient les habitants pris les armes à la main.

Le mystère dont Masséna avait cru devoir envelopper l'évacuation de Zurich, l'avait porté à laisser l'état-major helvétique dans la persuasion qu'on sacrifierait tout pour défendre le camp retranché ; le désordre qui résulta d'une retraite aussi brusque qu'inattendue, ne contribua pas peu à la dissolution des bataillons suisses, qui se fussent pourtant reformés si l'impossibilité de pourvoir à leur solde ainsi

¹ Il y a évidemment erreur dans l'époque ainsi que dans les causes assignées par Jomini à la translation du gouvernement helvétique à Berne. — La prise de Zurich par les Autrichiens eut lieu le 6 juin. Or la translation fut décrétée le 31 mai et elle s'opéra avant le 4 juin, car nous voyons, dans le recueil officiel, un décret daté de *Berne*, 4 juin. Le dernier décret daté de *Lucerne* est du 28 mai. La translation du gouvernement a donc précédé la prise de Zurich.

qu'aux immenses frais de la guerre, n'y avait mis un obstacle insurmontable. — On licencia donc, faute de moyens, les restes de ceux sur lesquels on pouvait le moins compter.

En parlant de la désertion des milices, Masséna fait la réflexion suivante :

“ Ce n'était pourtant pas la peur qui dispersait cette jeunesse, „ elle avait donné des preuves de haute valeur dans plusieurs rencontres, mais bien plutôt une réaction de l'esprit cantonal sur le „ système unitaire. Les Helvétiens, imbus d'idées fédéralistes, ne s'élevaient point jusqu'à la conception de l'unité de la patrie. Chacun „ d'eux voulait bien défendre ses foyers, mais il les voyait dans son „ canton et non dans l'Helvétie tout entière. „

Les bataillons vaudois, quelques compagnies d'Argovie et 5 à 600 braves patriotes zurichois, la plupart officiers ou sous-officiers de ces milices, restèrent sous les drapeaux; ces derniers formèrent un bataillon de carabiniers volontaires dont le préfet Tobler prit le commandement. Deux bataillons vaudois furent laissés en activité dans le nord, deux autres avaient été envoyés en Valais.

Dès son entrée à Zurich, l'archiduc institua un gouvernement provisoire qui se livra à toute sorte de réaction et exerça de cruelles vengeances sur ceux qui avaient montré quelque sympathie pour la révolution. Puis on appela aux armes les Suisses des cantons maintenant occupés par l'armée autrichienne. Cet appel fut entendu surtout dans les petits cantons. Les montagnards de Glaris et d'Appenzell se présentèrent en foule, mais ils s'aperçurent bientôt que leurs prétendus libérateurs étaient des maîtres plus durs que les premiers. Les Impériaux acceptèrent leurs services sans vouloir solder les dépenses de leur organisation militaire. Le conseil aulique crut faire beaucoup en les recommandant au roi d'Angleterre, qui les prit à sa solde pour 5 ans, en forma 3 régiments sur le pied autrichien et leur donna l'uniforme et la cocarde anglaise.

Ainsi dénationalisés, beaucoup se retirèrent, et l'on put à peine compléter les légions Bachman, Salis et Roveréaz.

L'armée autrichienne tenait ainsi, dès la 2^e quinzaine de juin, les positions suivantes :

Strauch tenait Airolo, le Nuffenen, le haut Valais jusqu'à Mörel, et le Grimsel. Il était en personne à Munster, en Valais, avec une petite réserve.

Bey, dans la vallée de la Reuss, depuis le pont du Diable à Altorf; le gros de ses forces dans ce dernier endroit.

Jellachich, sur l'Aetzel, avec des postes à Schwytz, Bibereck, Ober-Egeri, Schindellegi, Brennau, Richterschwyl.

Hotzé, en garnison à Zurich, fournissant les postes en avant de la ville dont les remparts avaient été réparés et armés. Quelques bateaux armés croisaient sur le lac.

L'*archiduc* campait depuis Regensdorf à Tattingen ; ses troupes étaient disposées à proximité des principaux débouchés et de manière à ce que la plus grande partie pouvait, en une seule marche, se porter au secours du point menacé ; 12 bataillons et 19 escadrons formaient un cordon sur les bords de la Limmat et de l'Aar et gardaient les passages de ces rivières défendus par des batteries. Deux bataillons et demi et 8 escadrons occupaient la rive droite du Rhin en aval de Waldshut, avec un soutien de 4 bataillons à Sthülingen.

Dans les petits cantons, les postes Autrichiens étaient renforcés par les habitants armés, mais peu nombreux.

Starrey, aux débouchés de la forêt Noire, formait l'extrême droite ; mais il était détaché de l'armée de Suisse.

Ainsi disposée, l'armée autrichienne réunissait sa plus grande force sur la Limmat, concourrait avec le corps détaché de la Forêt-Noire, à la défense de la clé du théâtre de la guerre en Allemagne ; elle dominait toute la ligne comprise entre les sources du Rhin et le Neckar. Zurich était le point le plus essentiel de cette ligne ; c'était une position incessamment menaçante pour l'armée française, c'est-à-dire un point stratégique d'une grande importance.

Les Autrichiens construisirent une tête de pont spacieuse à Busingen, près de Schaffhouse ; ils négligèrent la rive droite sur laquelle ils auraient dû faire ce qu'ils faisaient sur la gauche ; ils se seraient ainsi assuré bien plus complètement cette importante communication et auraient acquis une bien plus grande liberté dans leurs mouvements en Suisse. Jusque là, les Autrichiens n'avaient que trop négligé les ressources de la fortification, auxquelles les Français avaient beaucoup plus souvent recours, usant de toutes les ressources de l'art pour fortifier leurs positions et leurs postes.

C'est dans les positions que nous venons d'indiquer que les deux armées restèrent tranquilles dès le milieu de juin à la mi-août, c'est-à-dire pendant 2 mois.

(A suivre.)

DU FUSIL PRÉLAT-BURNAND.

Nous empruntons au *Nouvelliste Vaudois* les renseignements suivants sur la question des nouveaux fusils, en faisant observer, sauf meilleur avis, qu'il est maintenant un peu tard pour ajourner l'introduction du fusil de chasseurs, puisqu'il a été voté par l'Assemblée fédérale :